

Maria HOREHAJOVA, Jana MARASOVA

**LA RESPONSABILITE SOCIETALE DES ENTREPRISES
COMME OUTIL DE PROGRESSION DE LA
COMPETITIVITE DES ENTREPRISES AU SEIN DES
TERRITOIRES EUROPEENS.
LE CAS DE LA REPUBLIQUE TCHEQUE**

Dans le cadre du projet de recherche VEGA 1/0795/08 «Le potentiel entrepreneurial des jeunes en Slovaquie et dans un contexte européen plus large», nous avons effectué l'analyse de plusieurs facteurs qui expliqueraient une détermination relativement faible des jeunes, notamment des étudiants, de créer leur propre entreprise, une fois leurs études terminées. Nous nous y sommes concentrées particulièrement sur les facteurs liés au risque entrepreneurial.

1. Le risque et le succès entrepreneuriaux

L'entreprise est depuis longtemps considérée comme la cellule de base et le moteur de l'économie. Sa naissance représente l'aboutissement d'idées créatrices, son existence et sa survie reposent sur une capacité d'innover dans les produits et les services. L'invention entrepreneuriale assume le progrès de l'économie et de la société, même si celui-ci est accompagné de menaces et de dangers bien connus aujourd'hui. De nombreux exemples historiques prouvent que le succès d'une entreprise est dû surtout au courage de prendre un risque. Il s'avère que la prise de risque par l'entrepreneur est une condition du succès de son entreprise, d'une renaissance permanente de l'entrepreneuriat et par conséquent, du développement économique durable.

Que représente ce risque entrepreneurial ou quels sont les facteurs qui transforment successivement ce risque en une réussite?

On définit le risque entrepreneurial le plus souvent comme le coût de l'incertitude qui accompagne la création d'une entreprise et les premières étapes de sa vie. Il se présente souvent selon trois niveaux:

- Le risque individuel qui concerne avant tout l'entrepreneur, son patrimoine ainsi que l'avenir personnel et professionnel;
- Le risque de groupe qui touche tous ceux que l'entrepreneur a réussi à convaincre de s'engager dans son projet, c. à. d. les fournisseurs, les clients, les partenaires financiers, les collaborateurs et autres – cette catégorie de risque diminue avec la capacité de l'entrepreneur de s'associer à des partenaires fiables et, avec son savoir, de leur communiquer la vision, les objectifs et les bénéfices attendus de l'entrepreneuriat;
- Le risque lié à l'environnement dans lequel l'entreprise est créée, à la législation et à la politique économique qui déterminent le processus administratif à suivre, l'accès aux crédits, les conditions fiscales, le degré de protection des innovations, etc.

La plupart des chercheurs perçoivent le risque entrepreneurial comme une menace d'une part et comme une opportunité d'autre part.

C'est en transformant le risque en opportunité que les idées créatrices et le potentiel humain de l'entrepreneur se concrétisent, mettent à l'œuvre tous les capitaux nécessaires, notamment le capital humain avec son énergie et sa dynamique inépuisables, et que la fabrication de nouveaux produits ou la prestation des nouveaux services sont couronnées de succès.

Plusieurs courants de la théorie économique et du management ont analysé les principaux facteurs du succès de l'entreprise. Selon les théories de la firme, y compris la théorie évolutionniste, ces facteurs consistent en une accumulation de connaissances et de compétences propres à chaque entreprise. Les grands personnages du management au début du 20^e siècle, H. Fayol et F. Taylor, ont insisté sur l'organisation et la rationalisation du

travail pour améliorer les performances de l'entreprise. Dans les années 30, les chercheurs de Harvard, sous la direction d'E. Mayo, ont développé l'approche psychologique visant la motivation de l'homme au travail et les conditions de son travail, ce qui représentait le début de la valorisation du capital humain dont la qualité sera considérée plus tard, dans la phase de gestion des ressources humaines, comme un avantage compétitif considérable de l'entreprise. A partir des années 70, dans les oeuvres des managers «de terrain», P. Drucker, H. Mintzberg ou M. Porter, c'est l'écoute du client, sa satisfaction et la fidélisation qui deviennent les facteurs les plus importants du succès entrepreneurial. A la même époque, O. Gélénier en France met l'accent sur la nécessité de stimuler la force créatrice des employés et de les transformer en acteurs et coopérateurs du management. Depuis que la gestion des ressources humaines est devenue une fonction indépendante parmi les grandes fonctions managériales et que celle-ci vise une gestion stratégique de ces ressources, le travailleur n'est plus considéré comme un coût mais comme un capital précieux. Si l'entreprise réussit à le développer et à le valoriser, il lui garantit une croissance de ses performances et par conséquent sa survie.

Avec l'arrivée du 3^e millénaire et de la crise financière et économique un peu plus tard, le milieu entrepreneurial est exposé à de nouveaux risques et il doit faire face à de nouveaux défis. Pour notre analyse, nous nous concentrerons sur la région européenne. Tout d'abord, le dernier élargissement considérable de l'Europe a agrandi les marchés quant à la fabrication des produits et des services et à leur débouché, ce qui doit être considéré comme une opportunité de croissance et d'expansion (Rkibi, 2008, p. 175). Cependant, les entreprises pénétrant sur des marchés plus larges doivent faire face à des habitudes de consommation différentes, à des aspirations ainsi qu'à un pouvoir d'achat différencié. A l'opposé, pour les entreprises des nouveaux pays membres, le risque entrepreneurial est devenu

plus élevé en raison d'une concurrence beaucoup plus forte à laquelle elles n'ont pas été habituées.

La conception de la responsabilité sociale de l'entreprise se développe et semble représenter un autre facteur de succès de l'entreprise qui repose sur son engagement, avec d'autres acteurs concernés, à rechercher des solutions aux problèmes globaux de la planète. L'adhésion de l'entreprise à la RSE renforce sans aucun doute son image et sa réputation. Son caractère reste bénévole en Europe, mais l'entreprise qui, en réalisant ses objectifs économiques, développe également une dimension sociale et environnementale, investit dans son capital humain et son environnement et acquiert ainsi un avantage concurrentiel important qui s'appuie sur l'engagement de ses employés et le soutien des citoyens.

Les politiques communes européennes n'encouragent pas toujours l'esprit d'entreprise. Selon P. Lambrecht (InforFeb n. 38, p.1), des règles toujours plus nombreuses et complexes, une responsabilité plus lourde, liée à des sanctions sévères, et le nombre croissant de contraintes législatives font que le risque d'entreprendre devient plus décourageant qu'attractif. Un climat de méfiance s'installe dans le milieu entrepreneurial européen et devient extrêmement dommageable pour son économie.

Un autre phénomène qui diminue le courage des entrepreneurs potentiels à se mettre à leur propre compte repose sur les modifications du contexte social de la sphère économique. Saisir un risque entrepreneurial représente, surtout au démarrage de l'entreprise, un investissement personnel à 100 %, un dévouement complet à l'élaboration d'un projet et à sa réalisation. Cependant, l'engagement professionnel, notamment des jeunes, a ses limites de nos jours. Ceux-ci veulent un équilibre entre leur activité professionnelle et personnelle, et laissent souvent entendre qu'ils souhaitent protéger leur vie privée, leur famille, leurs loisirs (Marasova, 2008, p. 35).

La crise économique actuelle influe considérablement sur le risque lié à la création d'entreprise et sur une incertitude globale qu'elle a provoquée. Se lancer pour entreprendre dans une telle situation signifie s'attendre à une rentabilité à long terme avec un risque beaucoup plus élevé. Malgré la crise, la plus grave depuis les 80 dernières années, il faut croire que l'activité entrepreneuriale ne s'arrêtera pas et que l'économie de marché retrouvera ses forces. Peut-être qu'une nouvelle économie, après cette crise, fera naître une entreprise d'une autre qualité dont le succès dépendra des facteurs qu'on ne perçoit pas encore aujourd'hui. Le marché, comme il l'a fait depuis des siècles, signalera lui-même dans quel domaine et à quel point le risque d'entreprendre sera plus ou moins élevé.

2. Les jeunes et le risque entrepreneurial

En 2007, dans le cadre d'un projet mené par la Maison de l'Entreprenariat à Grenoble, nous avons effectué une recherche conjointe auprès des étudiants slovaques de l'enseignement supérieur sur l'intention d'entreprendre. L'objectif principal de cette recherche était de savoir si cette intention d'entreprendre, près de 20 ans depuis la disparition de l'économie planifiée, se manifeste et à quel point elle se concrétise dans l'esprit des jeunes. Notre échantillon représentait 300 étudiants dont la moitié en management / marketing, l'autre moitié en sciences exactes. Les objectifs partiels consistaient à identifier les principaux éléments qui influent sur la volonté des jeunes de créer leur propre entreprise et de trouver un rapport entre le niveau et le type de formation et l'intention d'entreprendre. La recherche a été réalisée à l'aide de questionnaires et les résultats évalués par l'intermédiaire de plusieurs méthodes statistiques (Friedman Test, Statistiques descriptive, Coefficient de corrélation de Spierman ou Mann-Whitney Test).

Tout d'abord, nous avons demandé aux étudiants d'indiquer les facteurs les plus importants de leur vie professionnelle future, en leur

proposant un choix. Ensuite, nous avons voulu savoir s'ils s'attendent à ce que certains de ces facteurs puissent se réaliser en créant leur propre entreprise. Parmi les dix premiers facteurs les plus souvent indiqués, nous en avons identifié quatre qui représentent les objectifs les plus importants dans la vie professionnelle future des étudiants et que ces derniers pensent réaliser en entreprenant. Il s'agit des facteurs suivants :

- avoir un travail intéressant,
- pouvoir réaliser ses rêves,
- mettre en oeuvre sa créativité,
- relever des défis.

Il est plutôt surprenant que ce résultat soit le même chez les étudiants en management /marketing et chez les étudiants en sciences exactes.

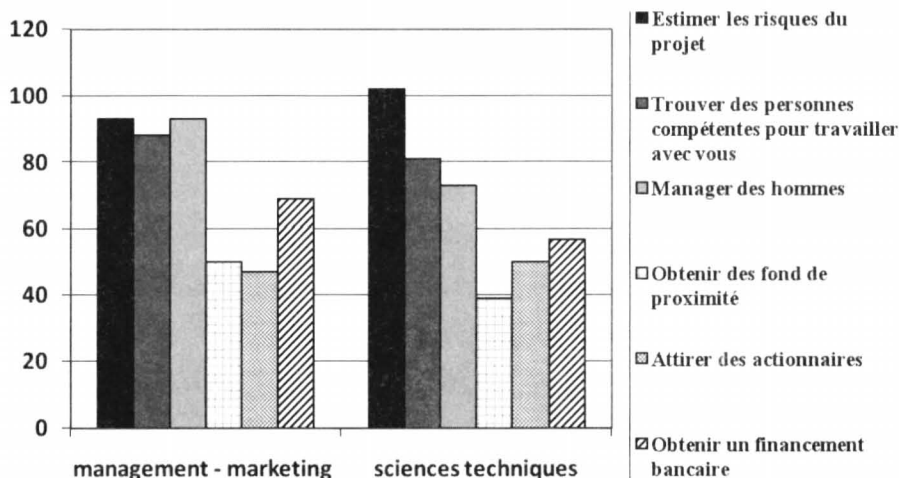
La création d'une entreprise exige de réaliser différentes tâches et nous avons demandé aux étudiants quelles tâches ces derniers se sentent capables d'assumer. Le choix proposé contenait 14 tâches. Les deux types d'étudiants se croient beaucoup plus capables d'élaborer un projet d'entreprise, de trouver des partenaires qualifiés, gérer le personnel, que de trouver des sources financières. Quant à la capacité d'estimer le risque entrepreneurial, la majorité des étudiants ont montré assez de confiance en eux-mêmes et se croient capables d'assumer cette tâche.

En même temps, malgré le fait qu'ils n'auraient pas de problèmes à évaluer réellement le risque d'un projet entrepreneurial, leur capacité à persuader des partenaires potentiels (leurs proches, amis, banques, actionnaires, etc.) à participer au financement de ce projet s'est révélée très faible. Les étudiants des deux échantillons analysés pensent que trouver des partenaires financiers représente une tâche très difficile. En revanche, ils n'estiment pas trop compliqué le fait d'engager des collaborateurs compétents par rapport à l'activité visée dans leur entreprise. Le tableau 1 et la figure 1 résument les faits que nous venons d'écrire.

Tableau 1
Tâches à réaliser liées à la création d'une entreprise

Nombre d'étudiants se déclarant capables d'accomplir des tâches suivantes	Management / marketing	Sciences exactes	Total
Estimer les risques du projet	93	102	195
Trouver des personnes compétentes pour travailler avec vous	88	81	169
Manager des hommes	93	73	166
Obtenir un financement bancaire	50	39	126
Attirer des actionnaires	47	50	97
Obtenir des fonds de proximité (amis, famille ...)	69	57	89

Figure 1
Tâches à réaliser liées à la création d'une entreprise



Compte tenu du fait que l'acquisition des ressources de financement propices influe sans aucun doute sur la réalisation future du projet, sur son succès et sur le taux de risque, il était intéressant de faire apparaître une corrélation possible entre l'année d'études et la capacité de réaliser les tâches nécessaires liées à la création d'entreprise. Les analyses statistiques des résultats de l'enquête montrent que cette corrélation existe uniquement par rapport aux deux tâches suivantes: effectuer les formalités administratives liées à la création de l'organisation, et identifier les informations pertinentes

sur les concurrents. Les étudiants de 2^e cycle ont trouvé ces tâches plus faciles à réaliser que les étudiants de 1^{er} cycle. Cela signifie qu'un certain niveau de connaissances en marketing, droit commercial, ainsi que les connaissances et les expériences acquises lors du stage professionnel concernant l'administration des activités entrepreneuriales augmentent la capacité des étudiants à s'acquitter de leurs obligations.

Le fait que, même chez les étudiants en management/marketing, il n'existe pas de rapport direct entre l'année d'études et leur capacité à trouver des moyens financiers à la réalisation du projet entrepreneurial, évoque la question de l'intégration de la problématique de financement d'entreprise dans leurs programmes d'études. Le fait que plus de la moitié des étudiants considère l'acquisition des ressources financières comme une tâche difficilement réalisable ou irréalisable est d'autant plus surprenant que les données analysées proviennent de l'année 2007, période très propice aux entrepreneurs du point de vue de la rentabilité des investissements, de l'accès au crédit et à d'autres possibilités de financement. Il en résulte que si l'on réalisait une telle enquête actuellement, les résultats seraient encore plus décourageants vu la crise économique et financière.

La capacité à accomplir des tâches nécessaires à la création d'entreprise est étroitement liée à la décision des étudiants à se lancer dans l'entreprise, une fois leurs études supérieures terminées. Seuls 38% des étudiants considèrent la création de leur propre entreprise comme probable ou très probable, le type de formation n'y jouant pas de rôle. On peut supposer que ce pourcentage relativement bas est dû, entre autres, aux craintes de ne pas pouvoir trouver les moyens financiers nécessaires.

Cependant, cette supposition a été mise en doute par le résultat des réponses à la question: Quel serait votre choix si vous pouviez choisir entre deux possibilités réelles – créer votre entreprise ou devenir salarié ? 41% des étudiants opteraient pour la création d'une entreprise et à peu près autant

pour devenir salariés. Ainsi, il n'y a que 3% de différence dans l'intention des étudiants à entreprendre, si celle-ci est envisagée seulement comme une éventualité d'une part ou considéré comme un choix réel d'autre part.

L'enquête a également montré que l'intérêt relativement faible des étudiants pour l'entreprise est dû à de nombreux facteurs. On peut supposer que le milieu qui les entoure (famille, professeurs, amis ou autres personnes importantes) constitue l'un des facteurs-clé de l'initiative entrepreneuriale des jeunes. C'est pourquoi l'une des questions posées aux étudiants visait à connaître quelle serait l'opinion la plus déterminante pour leur engagement dans la création d'entreprise. Pour 62% des étudiants, c'est l'avis des membres de leur famille, pour 59% l'avis d'autres personnes importantes et pour 37% l'attitude de leurs amis. Seuls 20% des étudiants considèrent l'avis de leurs professeurs comme très important sur ce sujet. Le nombre d'étudiants qui veulent entreprendre est relativement faible, cela semble dû au fait que les parents ne les soutiennent pas dans cette intention. En effet, seuls 52% seraient favorables à l'idée que leurs enfants créent une entreprise. On peut supposer alors que 52% se comporteraient selon l'avis de leurs parents.

Il est plutôt surprenant que notre enquête n'ait confirmé aucune corrélation entre la profession des parents et l'intention des étudiants de créer leur entreprise, et cela ne s'est pas non plus confirmé dans le cas où l'un des parents est entrepreneur. Il en résulte que la problématique du peu d'intérêt pour entreprendre est plus complexe qu'il ne semblerait en ce qui concerne la structure des déterminants de l'activité entrepreneuriale.

3. L'enseignement supérieur encourage-t-il à entreprendre?

Que seulement un cinquième des étudiants de l'échantillon analysé confirment être influencés par leur professeurs dans leurs possibilité de devenir entrepreneurs ne donne pas un crédit élevé à l'enseignement supérieur slovaque. Ce qu'on lui reproche le plus, c'est d'être trop isolé de la

vie économique pratique et de ne pas répondre à ses exigences. Les chefs d'entreprises se plaignent que les jeunes qu'ils embauchent en fin d'études sont parfois inadaptés au milieu entrepreneurial réel. Si c'est le cas, il est difficile de supposer qu'ils puissent se montrer plus forts en tant qu'entrepreneurs. Pourtant, ils représentent une vraie réserve de capital humain, un facteur de production précieux que l'on gaspille si on n'a pas réussi à le développer suffisamment lors du processus de formation. Les interrogations sur le caractère de l'enseignement supérieur et sur ses faiblesses, surtout en management / marketing, sont donc justifiées et la recherche de solutions est l'une des priorités de la société, notamment en période de crise.

On peut identifier plusieurs raisons de la faible influence du milieu universitaire sur la dynamique entrepreneuriale:

- une séparation entre l'école et l'entreprise ainsi qu'un cloisonnement disciplinaire;
- une faible implication des étudiants dans le milieu entrepreneurial d'une part et des professionnels dans les universités d'autre part;
- l'enseignement «gratuit»;
- l'internationalisation de l'enseignement ne suit pas celle de l'économie.

En ce qui concerne la première raison, les problèmes persistent à cause d'un système de «garants» des programmes d'études et des spécialisations, et à leurs craintes que ceux-ci soient «profanés» par des modifications qui sont exigées par le milieu entrepreneurial. Ils refusent que ce dernier leur dicte ce qu'on doit enseigner et séparent la théorie pure du domaine de l'expérience (Débié – Bouyeure, 1994, p. 55). Tout en respectant l'autonomie et l'indépendance du domaine universitaire, il s'avère pourtant nécessaire d'ouvrir les programmes d'études actuels aux besoins de la vie économique pratique, ce qui exige en même temps une ouverture interdisciplinaire: il va falloir accepter que, par ex., un étudiant en économie

du tourisme soit plus libre dans le choix des matières qu'il souhaite suivre, ou accepter qu'il passe un semestre d'études dans une université étrangère et lui reconnaître les examens même si le contenu des matières ne correspond pas tout à fait à sa spécialisation dans son université d'origine. Il s'agit d'une part de respecter en pratique le processus de Bologne et d'autre part de former des spécialistes à des compétences transversales dont le milieu entrepreneurial a besoin.

Une faible implication des étudiants dans le milieu entrepreneurial se manifeste notamment lors de leurs stages dans les entreprises. Nombreux sont les cas où un étudiant en stage a le statut d'observateur et n'est pas vraiment impliqué dans le fonctionnement de l'entreprise. Il n'est pas chargé de l'élaboration d'un projet ou d'une autre tâche concrète, ce qui est dû à plusieurs facteurs dont, sans doute, le manque d'ouverture d'esprit des cadres ou le manque de règles mises en place quant à la rémunération des stagiaires. Dans l'autre sens, les établissements d'enseignement supérieurs intègrent peu de professionnels dans le processus pédagogique. Notre enquête prouve que des cours donnés par des professionnels dans les universités seraient les bienvenus: 82% des étudiants pensent qu'une formation à la création d'entreprise est nécessaire dans un cursus universitaire et ils souhaiteraient qu'elle se réalise soit par des témoignages de créateurs d'entreprise, soit par des projets fictifs de création d'entreprise. Le milieu entrepreneurial des pays développés et même certains exemples des pays postcommunistes prouvent que l'université fait partie intégrante des structures qui accompagnent la création d'entreprise (Nowakowska, Peyroux, Sokolowicz, 2008, p. 581).

Un autre point faible de l'enseignement supérieur en Slovaquie par rapport à la formation des futurs entrepreneurs est que les études sont gratuites.

En dehors des frais d'inscription relativement bas au concours d'entrée, il n'y a pas de véritable investissement des étudiants dans leurs études qui se rentabiliserait plus tard lors de leur vie professionnelle et qui dépendrait du succès de celle-ci. Par conséquent, on est témoin d'un niveau médiocre des étudiants admis, d'un manque d'enthousiasme et de vraie volonté d'apprendre de leur part. Nous sommes plus ou moins persuadées que des études supérieures payantes élimineraient ces phénomènes et créeraient chez les étudiants la soif d'acquérir des connaissances et des compétences pour réussir en tant que professionnels, vu que leurs propres moyens seraient en jeu. Une mesure importante a été mise en place en 2008 par une nouvelle loi sur l'enseignement selon laquelle un étudiant doit payer toute année d'études qui dépasse une durée standard du 1^{er} et du 2^e cycle, et cette mesure pourrait apporter des améliorations certaines.

En fin de compte, l'internationalisation de l'économie est beaucoup plus rapide que celle de l'enseignement. Le milieu entrepreneurial s'adapte plus facilement aux conditions européennes ou mondialisées que les systèmes d'enseignement qui restent encore trop figés dans leur diversité et leur rigidité. Même si les représentants des universités européennes montrent de plus en plus d'ouverture d'esprit à des changements qui s'imposent, de longs processus administratifs d'habilitation ou d'accréditation de nouveaux types de formation déterminés par les ministères de l'enseignement, surtout dans les pays nouveaux membres, empêchent de les réaliser de façon flexible et rapide. Par conséquent, ces universités dans leur ensemble n'arrivent pas à satisfaire la demande réelle de la vie économique et n'offrent pas encore de programmes d'études et de diplômes que cette dernière réclame.

BIBLIOGRAPHIE

1. DEBIE, F., BOUYEURE, J.-L. 1994. Le rapprochement entreprise – école: écueils et dérives. In: L'Ecole des Managers de demain. p. 53 – 64. Paris: Economica, 1994. ISBN 2-7178-2705-6.
2. LAMBRECHT, P. Risque entrepreneurial: des règles toujours plus nombreuses et complexes. In: Bruxelles: InforFeb, n. 38 – 30 novembre 2006, p. 1.
3. MALINOWSKA, M. 2008. Young people on the labour market in Czech Republic, Poland and Slovakia. Katowice: The Center of Research and Expertise, 2008.
4. MARASOVA, J. 2008. Vnutorna a vonkajsia dimenzia socialnej funkcie podniku. Banska Bystrica : EF UMB, 2008. ISBN 978-80-8083-600-9
5. NOWAKOWSKA, A., PEYROUX, C., SOKOLOWICZ, M. 2008. Contribution de l'université polonaise à la dynamique entrepreneuriale : le cas de Lodz. In : La compétitivité des entreprises, des territoires et des Etats d'Europe. Conséquences pour le développement et la cohésion de l'UE. Poznan: Wydawnictwo Akademii Ekonomicznej, 2008. p. 580 – 592. ISBN 978-83-7417-356-8.
6. RKIBI, T. 2008. Compétitivité et localisation géographique: quelles solutions pour les régions périphériques? In: La compétitivité des entreprises, des territoires et des Etats d'Europe. Conséquences pour le développement et la cohésion de l'UE. Poznan: Wydawnictwo Akademii Ekonomicznej, 2008. p. 167 – 180. ISBN 978-83-7417-356-8.

RÉSUMÉ

Même si, depuis le temps d'Alfred Marshall, plus de cent ans sont écoulés, l'invention entrepreneuriale, la décision, la prise de risque et la volonté d'entreprendre restent les facteurs décisifs qui poussent le potentiel de l'économie en avant. De plus, dans la situation économique actuelle compliquée, les investissements dans le capital humain influencent considérablement le développement futur de l'économie. En vue de chercher une corrélation entre les études supérieures et le désir de prendre des risques entrepreneuriaux, nous avons effectué une enquête dans plusieurs universités en Slovaquie. Des étudiants en management/marketing d'une part, et en sciences exactes d'autre part, ont été interrogés. Dans un premier temps, cette communication évalue les facteurs traditionnels du succès entrepreneurial ainsi que de nouveaux facteurs émergeant de l'intégration et de la globalisation. Elle présente ensuite quelques résultats d'une enquête réalisée, incluant la comparaison des deux échantillons analysés. Notre objectif était également d'identifier les lacunes des programmes d'études actuels qui peuvent sous-estimer le rôle de l'enseignement supérieur dans la formation des futurs entrepreneurs

SUMMARY

Even if, since the time of Alfred Marshall, more than hundred years have passed, such factors as invention, decision, risk taking and will to undertake a business are the most influencing ones for the progress in economy. Moreover, in the present complicated situation regarding economy, investments in the human capital influences considerably future economic development. To find out what the correlation between university studies and a will to take risk in a business is, we have carried out a survey in some of the universities in Slovakia. We have interviewed those studying management/marketing as well as students in exact sciences. In our report, we assess traditional factors for a success in business as well as some new factors emerging from integration or globalisation. We present the results of our research, including a comparison to identify all the lack in university education that could be treated as an obstacle underestimating the role of education for the training of future businessmen.